

LE VIEUX MAÎTRE

(Histoire du Jour de l'An.)

Rien ne lui avait réussi dans la vie, et pourtant c'était un grand artiste, une âme éprise du beau, de l'idéal et du bien. Un cœur d'enfant naïf, mal préparé au combat aux luttes ardues de l'existence moderne, et, comme il ne savait point pratiquer la fausseté, il croyait les autres sincères.

Les primitifs, les maîtres anciens n'avaient pas de secrets pour lui ; il les avait étudiés avec tant de respect et d'amour dans tous les musées et dans toutes les galeries célèbres qu'à l'aspect d'une toile il pouvait non seulement citer l'école à laquelle elle appartenait, mais l'attribuer avec certitude au peintre dont elle était l'œuvre. Malheureusement, son exceptionnelle droiture, l'amour absolu de son art l'isolèrent autant que quelques injustices dont il avait été victime, et qui, peut-être à son insu, lui communiquaient une raideur, ou plutôt une réserve que l'on crut être de la hauteur et qui acheva de lui nuire. Alors il vécut dans une solitude stérile, pleine de tristesse et de doute ; puis, peu à peu, en une espèce d'engourdissement, de défaillance morale, il se laissa envahir par une rêverie et ne travailla presque plus.

Quelquefois une réaction s'opérait en lui, une rage d'activité de travail le soulevait ; il reprenait ses brosses et sa palette, ébauchait quelque chose dont il n'était pas satisfait et retombait dans sa paresseuse inaction.

La gêne cette lèpre hideuse des travailleurs qui anéantit même le génie, se fit sentir, et pour la conjurer il s'avilit lui-même, ne voulant point se discuter ; il vendit à des prix infimes ses œuvres les meilleures et les plus chères ; puis le petit trésor d'objets d'art que possède tout artiste, et qui représente tant de sublimes et légitimes jouissances.

Trop fier pour se plaindre, et la nécessité étant là, bien qu'il ne sût guère comment il s'en tirerait, il se décida à donner des leçons de dessin

et de peinture à des jeunes filles et à des femmes. C'était abdiquer à quarante-cinq ans à peine, il s'y résigna. Et comme son nom, malgré qu'il ne produisit que par hasard et n'exposât plus depuis longtemps, n'était pas encore tout à fait oublié, il eut assez de succès pour ouvrir un cours.

Mais l'aride métier de professeur n'était pas pour lui plaire ; ses élèves le comprenaient si mal ! Si restreint était le nombre de celles possédant le sens artistique qu'il prit en horreur son nouvel état et s'attrista davantage.

Un matin où il donnait sa leçon, une femme jeune, bien moins élégante que le plus grand nombre de celles qui venaient là, fit irruption dans l'atelier et lui demanda s'il voulait lui permettre de suivre ses cours.

Ce n'était point une beauté dans l'acception que l'on donne à ce mot, mais l'intelligence rayonnait sur sa physionomie sympathique et ouverte, et il y avait en elle une grâce et un charme tout particuliers.

Admise par le maître, à qui elle plut dès l'abord, elle devint promptement, et sans qu'il le soupçonnât lui-même, son élève favorite. Ah ! comme elle comprenait, elle ! Lorsqu'il parlait, on eût dit qu'elle buvait ses enseignements, et il en était fier, fier aussi de la déférence qu'elle lui témoignait, fier de cette admiration dont il était depuis si longtemps sevré et qu'il n'avait point cherchée.

Qui était-elle ? Il ne le savait pas et ne voulait point le lui demander. Fille, femme ou veuve, peu lui importait, pourvu qu'il la vit des premières à l'atelier et qu'elle lui sourit en entrant et en partant.

Quand, penchée sur son carton, sa main légère maniait avec dextérité le crayon ou la brosse, il s'attardait à la regarder et y trouvait un indéfinissable plaisir.

Peu à peu, ce fut vers elle qu'il s'arrêta le plus longtemps et dont il

corrigea plus fréquemment le travail. Un jour où, lui prenant son crayon pour refaire un trait mal venu sur une ébauche, leurs mains se touchèrent, il s'aperçut que la sienne, à lui, tremblait.

Il en conçut un vague effroi, et le soir, seul au coin de son feu, il se prit à réfléchir aux plus légers incidents de son existence depuis que Paula—il ne lui connaissait que ce nom— fréquentait l'atelier...

Rêveur, il se leva tout à coup, regarda curieusement devant un miroir ses cheveux qui commençaient à grisonner, et cet examen terminé, il exhala un soupir en murmurant à mi-voix :

—Bah ! elle ne le saura jamais.

Elle dut cependant le savoir ; elle dut pressentir par une intuition sympathique que le désenchantement absolu de cette vie manquée, car bien souvent ses yeux bleus si doux s'arrêtaient avec une tendre sollicitude sur le vieux maître, et quand leurs regards se rencontraient, c'était à celui des deux qui baisserait le plus rapidement les paupières.

L'hiver était venu, un hiver de Paris, sombre, froid, lugubre, et ce soir-là le 31 décembre, en cette nuit de fête, où les familles sont en joie le vieux maître, assis à son foyer désert, songeait aux heureux de ce monde et sentait plus cruellement sa solitude.

Un coup de sonnette le fit tressaillir. Qui donc pouvait venir à cette heure ?

Il alla ouvrir, et le visage frais de Paula se montra dans l'ouverture de la porte.

—C'est moi, maître, dit-elle, l'air embarrassé, je veux terminer cette ébauche, et, comme c'est fête demain, que nous ne nous verrons pas, je viens vous demander un conseil.

Il l'entraîna dans son petit atelier particulier et sur une table étala l'ébauche, et là, penchés l'un vers l'autre,